

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Maman, j'ai perdu mes yeux...

Kim Cornelissen

Volume 27, Number 1, Spring–Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cornelissen, K. (2004). Maman, j'ai perdu mes yeux.... *Lurelu*, 27(1), 86–87.



Illustration : Marc Auger

L'auteure a quarante-et-un ans, mère d'un garçon de dix ans et conseillère municipale à Saint-Marc-sur-Richelieu. Née à la campagne d'un père flamand et d'une mère québécoise, elle a vécu son enfance entourée de neuf frères et sœurs.

Elle a toujours beaucoup écrit mais, comme le temps lui manque ces années-ci, elle se contente de participer aux concours littéraires par pur plaisir de répondre au défi.

Elle a commencé à écrire un opéra, livret et musique, qui devrait bien lui prendre encore plusieurs années. «J'ai bien sûr quelques autres projets sur la planche, nous assure-t-elle, mais pas aussi sérieux.»

Mes parents sont fous. Fous drôles, je veux dire. L'autre jour, j'étais chez ma grand-maman — j'aime beaucoup grand-maman Martine — en train de faire mon bricolage préféré, fabriquer des poupées. La poupée que j'étais en train de faire s'appelle Mirna. Elle a les cheveux bruns, frisés, en grosse laine, elle a aussi une petite robe toute rouge, des bas blancs et de petits souliers de satin noir. Elle est vraiment très belle.

Je n'ai pas pu la finir parce que, quand j'ai voulu lui coudre les yeux, j'ai cherché partout les petits yeux en verre que grand-maman avait mis dans une grande assiette, mais ils n'étaient plus là. Je ne les ai pas trouvés. J'ai regardé partout, sous la table jaune, derrière le sofa à feuilles, sous le meuble avec des pigeons, dans la cage à rossignol. Les yeux n'étaient pas là. Ça m'énerve, quand je ne trouve pas ce que je cherche. Grand-maman Martine n'aime pas ça quand je me fâche. Mais je ne suis pas capable de m'en empêcher.

Le téléphone a sonné. C'est toujours moi qui réponds au téléphone chez grand-maman Martine. Elle a un téléphone en forme de banane et elle le cache dans le plat de fruits.

Il avait déjà sonné trois coups quand je l'ai trouvé. J'ai pris le téléphone et j'ai répondu «Bonjour?» avec une petite voix comme

Maman, j'ai perdu mes yeux...

Kim Cornelissen

celle de grand-maman Martine. C'était maman (j'aime beaucoup maman).

– Bonjour petite puce!

– Bonjour maman!

– Tout se passe bien avec grand-maman Martine?

J'ai dit, comme si j'étais encore un peu fâchée :

– Non, ça va pas bien, j'ai perdu mes yeux, maman, je ne les trouve plus!

Grand silence dans le téléphone.

– Attends, je te passe papa.

J'aime bien papa.

– Allô, ma petite puce, ça va?

J'ai pris la même voix un peu fâchée...

– Non, ça va pas bien, papa, j'ai perdu mes yeux, je ne les trouve plus!

Alors, j'ai entendu, dans le téléphone, papa et maman dire ensemble :

– Mais c'est terrible, ça!

J'ai fait un clin d'œil à grand-maman Martine, qui était juste à côté de moi. Pour lui dire que je faisais une blague.

Maman est revenue au téléphone pour me parler. Et papa écoutait, avec un autre téléphone.

– Ne t'inquiète pas, ma puce, on va les retrouver. Où peut-on trouver des yeux aussi beaux que les tiens? Je vais appeler à la quincaillerie. À la quincaillerie, ils vendent des clous, de la corde, des robinets, des marteaux et des accessoires pour les oiseaux. Ils ont peut-être aussi des yeux de petites filles. On raccroche et on te rappelle tout de suite.

Alors, j'ai raccroché moi aussi. Grand-maman Martine m'a dit qu'ils avaient l'air bien inquiets, mais en me faisant un clin d'œil. Tout de suite après, le téléphone a sonné de nouveau.

C'est grand-maman Martine qui a pris sa petite voix comme la mienne pour répondre.

– Alloooo?

– Bonjour belle-maman, est-ce que je peux parler à la petite puce? (J'entendais maman dans le téléphone.)

– Mais bien sûr, attends une seconde. Petite puce, c'est pour toi. Je crois que c'est ta maman.

La voix de maman sonnait toute triste.

– Ma pauvre petite puce, j'ai appelé à la quincaillerie, mais ils disent qu'ils n'ont plus d'yeux de disponibles cette semaine. Mais on ne peut pas attendre jusqu'à la semaine prochaine, n'est-ce pas, ma puce?

Papa alors m'a dit, avec l'autre téléphone :

– Bien sûr que non! Mais, ne t'inquiète pas, petite puce. Je vais appeler au supermarché, je suis sûr qu'ils ont des yeux biologiques. Mais je n'achèterai pas des yeux en chocolat, parce qu'on va te les manger. Je vais en prendre à la bave de lézard, personne ne te les mangera!

– Beurk, papa, c'est dégueulasse!!!
 – On appelle au supermarché et on te rappelle tout de suite, reste là bien tranquille avec grand-maman Martine, d'accord?
 – Oui, d'accord. Ils ont raccroché. Moi aussi.
 Ils sont fous, mes parents.
 Ils ont appelé à la quincaillerie, qui n'avait pas d'yeux disponibles cette semaine.

Ils ont appelé au supermarché qui ne vendait que des œufs biologiques (papa devrait se laver les oreilles, des fois).

Ils ont appelé à la pharmacie, mais la pharmacienne a dit qu'ils n'avaient pas ma grandeur.

Ils ont appelé au magasin à un dollar, le monsieur a dit qu'ils n'avaient pas ma couleur.

Ils ont appelé les gens de l'hôpital, qui étaient très choqués et qui n'ont pas voulu leur en vendre.

Ils ont appelé au garage, mais ça ne répondait pas.

Alors, comme ils n'en trouvaient pas nulle part et qu'ils étaient très inquiets, ils m'ont rappelé.

– Surtout, ne bouge pas, on s'en vient. Il faut voir le problème de près! On s'en vient, ne bouge pas! Il faut VOIR cela!

J'ai attendu en regardant la rue, avec grand-maman Martine. Et quand ils sont arrivés, dans notre auto verte, j'ai souri (j'aime bien mes parents). Ils avaient l'air inquiets, mais je sais que c'est des blagues. Alors, avant qu'ils me voient, j'ai fermé mes yeux. C'est là que papa et maman ont dit, ensemble :

– Oh, mais c'est terrible! C'est pire qu'on croyait... mais...

– On a appelé partout, petite puce : à la quincaillerie, à l'épicerie, à la pharmacie, au magasin à un dollar, à l'hôpital, au garage. Il n'y avait pas tes yeux nulle part. On était découragés. Alors, on s'est assis sur le trottoir et on a réfléchi. On a trouvé tes yeux... chez la marchande de jouets!

Et de leur poche, ils ont sorti deux petits yeux en verre. Bleus, bleus, bleus, comme les miens. Pour Mirna. On est tous partis à rire. Même Mirna.

(lu)

Concours littéraire Lurelu : que sont devenus les lauréats?

Ginette Landreville et Daniel Sernine

Depuis dix-neuf ans, *Lurelu* organise un concours littéraire, avec l'objectif déclaré d'encourager la relève. Les participants, des auteurs non encore publiés professionnellement, sont invités à écrire des textes destinés aux lecteurs de cinq à neuf ans ou aux lecteurs de dix ans et plus. En plus de remporter une bourse (300 \$ pour le premier prix et 150 \$ pour un deuxième prix), les textes gagnants sont publiés dans les pages de la revue. 87

Qu'en est-il de ces lauréats? Ont-ils par la suite publié chez des éditeurs reconnus? Ont-ils fait carrière? Nous savions que la réponse était affirmative, mais notre recherche a donné des résultats encore plus encourageants que nous le croyions.

Seize des auteurs primés ont en effet amorcé ou même poursuivi une carrière d'auteurs pour la jeunesse. Dans certains cas, ce sont les textes présentés au concours qui ont eux-mêmes fait l'objet d'une publication sous forme de livre.

La première lauréate du concours, Pierrette Dubé, avait remporté en 1986 le premier et le deuxième prix du concours (qui, les neuf premières années, ne comportait pas de catégories d'âge). Le texte ayant remporté le deuxième prix, *Mademoiselle Gertrude*, a été publié sous forme d'album aux Éditions du Raton Laveur en 1989 et réédité en 2003 par les Éditions Banjo. Cette auteure a aussi publié d'autres albums dans ce qui est maintenant devenu la collection «Raton Laveur» chez Banjo (*Le roi Gédéon, Nom de nom!, Myope comme une taupe, La visite*).

L'année suivante, en 1987, Johanne Mercier gagnait le premier prix du concours avec le texte *Le blond des cartes*, point de départ de ce qui allait être un roman pour adolescents chez Québec Amérique (1988). Johanne Mercier a publié par la suite *L'été des autres* et *Méchant Coco*. Mentionnons aussi Renée Lessard, dont le texte «Le petit garçon qui allait trop vite» (2^e prix, 1987) a été repris sous forme d'album chez un éditeur régional, les Éditions Compton.

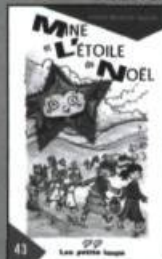
Collection Les Petits Loups

Hélène de Blois



7,95\$

Louise Michelle Sauriol



7,95\$

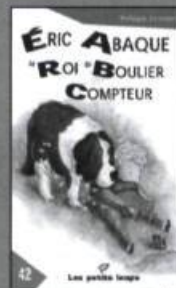
ROMAN MATHÉMATIQUE



12,95\$ 10-15 ans

Une cyber aventure mathématique
de Richard Pallascio

CONTES À COMPTER



7,95\$

Philippe
Jonnaert

